

Goulemot, Jean-Marie. *L'amour des bibliothèques*. Paris, Éditions du Seuil 2006, 292 p.

Marcel Lajeunesse

Volume 53, Number 1, January–March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1029220ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1029220ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lajeunesse, M. (2007). Review of [Goulemot, Jean-Marie. *L'amour des bibliothèques*. Paris, Éditions du Seuil 2006, 292 p.] *Documentation et bibliothèques*, 53(1), 57–58. <https://doi.org/10.7202/1029220ar>

Goulemot, Jean-Marie. *L'amour des bibliothèques*. Paris, Éditions du Seuil, 2006, 292 p.

L'auteur présente ce volume comme un essai sur l'histoire des bibliothèques ou, plutôt, comme un regard porté sur les bibliothèques qu'il a fréquentées tout au long d'une carrière de professeur de littérature comparée et de doyen de faculté : la Bibliothèque municipale de Versailles, dans sa jeunesse ; la Bibliothèque nationale de France, où il a effectué l'essentiel de ses recherches ; celle de Madrid, fréquentée au cours un séjour d'études en Espagne, où il prit épouse ; enfin, les bibliothèques universitaires du Brésil, du Canada et, surtout, des États-Unis, où il fut à maintes reprises professeur invité. D'entrée de jeu, il affirme qu'il a « *passé plus de temps à lire en bibliothèque qu'à manger, à fréquenter les cinémas ou les musées, à prendre des vacances au bord de la mer. Et, pour finir ces énumérations comptables, j'ai sans nul doute connu plus de bibliothèques que de femmes.* »

Dans son discours sur les bibliothèques, Jean-Marie Goulemot porte d'abord son regard sur Alexandrie et sa fabuleuse bibliothèque de rouleaux venus du monde entier. Cette institution de l'Antiquité est vraiment le paradigme fondateur des bibliothèques destinées au public. Elle préfigure les bibliothèques nationales des grands pays, qui mêlent conservation du patrimoine culturel national et éléments du patrimoine général de l'humanité. La Bibliothèque d'Alexandrie nous a appris que les bibliothèques aussi sont mortelles. Par ailleurs, à la lecture de l'article « bibliothèque », dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, on perçoit son importance dans l'imaginaire de l'humanité. Après une éclipse d'un millénaire et demi, la nouvelle Bibliothèque Alexandrina constitue un effort de compréhension entre le Nord et le Sud, l'Orient et l'Occident, un dialogue entre les civilisations et un défi collectif aux violences des extrémismes.

L'auteur nous fait part de ses griefs relativement au droit d'entrée annuel payant à la Bibliothèque nationale de France, qui lui apparaît singulier dans le monde actuel de la recherche. Selon lui, cet état de fait tient avant tout à cette idée bien ancrée dans la tradition nationale française selon laquelle la culture se mérite, et que la lecture publique est considérée comme un loisir payant au même titre que le musée ou le concert. En bibliothèque, le lecteur français a longtemps été par principe mal assis et mal éclairé. L'accès au savoir devait se gagner à la force du poignet.

Le monde du livre et des bibliothèques a connu au xx<sup>e</sup> siècle, au cours des décennies 1930 et 1940, une période difficile. Comment ne pas rappeler l'autodafé de 1933 où Goebbels fit brûler à Berlin, à Francfort et dans les principales villes universitaires allemandes

plus de 33 000 volumes, principalement en langue allemande. En 1940, lors de l'invasion de la France, 200 000 volumes, 400 incunables et 400 manuscrits disparurent dans la destruction par les bombes de la Bibliothèque municipale de Tours. À Beauvais, 42 000 livres furent aussi réduits en cendres au cours de la même période. Ces faits font dire à l'auteur que les livres ont brûlé depuis la nuit des temps. Nulle époque et nulle société n'a ignoré les autodafés religieux, idéologiques ou politiques. Il ajoute : « *Rendons-leur cette justice [aux auteurs des autodafés] qu'ils attribuent à la littérature, au livre et à la lecture des pouvoirs que leurs défenseurs sont souvent bien loin de leur reconnaître. Osons le dire, la censure représente la reconnaissance la plus exagérée des pouvoirs du livre, dont il serait temps de s'inspirer pour mieux les exalter.* » Gardes rouges, pendant la Révolution culturelle, Khmers rouges, talibans et autres fous de Dieu ou de Marx ont allumé sans discontinuer des bûchers. Quant à l'usage du pilon en Occident, lequel a au moins l'avantage du recyclage et est plus discret que le bûcher purificateur, il a supprimé toute la dimension symbolique de la destruction du livre.

Les livres politiquement subversifs n'ont jamais été condamnés à l'Enfer dans les bibliothèques. Leur exil était autre. Plutôt que de les déposer en un lieu sans lecteurs ou presque, on préférerait les détruire. De son côté, la censure n'a pas qu'un seul masque, et il existe diverses manières de manier les ciseaux. Qu'on pense à celle pratiquée dans l'ex-URSS, à la valorisation de certains écrivains par le Parti communiste français, à l'*Index librorum prohibitorum*, à l'Enfer des livres pornographiques ou érotiques.

L'auteur met en exergue deux administrateurs de la Bibliothèque nationale de France des années 1930 aux années 1960. D'abord la personnalité éminente de Julien Cain, grand administrateur, bien répandu dans les milieux intellectuels, artistiques et politiques, déporté en Allemagne pendant l'Occupation en tant que juif, et celle de Bernard Faÿ, universitaire, auteur d'études reconnues sur la société américaine, que l'obsession de la franc-maçonnerie a mené à la collaboration avec l'Allemagne pendant son administration de 1940 à 1944.

La France subit pendant la Deuxième Guerre mondiale une sévère censure du livre. Il faut mentionner d'abord la liste Bernhard qui permit le pilonnage, du 27 au 31 août 1940, de 700 000 livres germanophobes ou antinazis, livres d'auteurs juifs ou hostiles au Duce et aussi à Staline, l'allié du moment, saisis chez les éditeurs, les libraires et dans les bibliothèques. Ensuite la liste Otto, plus connue, contrôla, à partir du dernier trimestre de 1940, et pour la durée de l'Occupation, l'édition et la librairie. Après la Guerre, la censure changea de camp avec la mise à l'écart des livres de Louis-Ferdinand Céline, Jacques Chardonne, Pierre Drieu La Rochelle, Charles Maurras, Henri

Pourrat, Alphonse de Châteaubriant, Lucien Rebatet, Jean Giono, Paul Morand, Henri de Montherlant, Pierre Benoît, Marcel Jouhandeau, André Salmon. De leur côté, les bibliothèques municipales de villes communistes de la France d'après-guerre favorisaient les achats des livres des Éditions sociales, des Éditeurs français réunis, de La Farandole; elles écartaient les œuvres d'écrivains exclus du Parti, tels Edgar Morin et Pierre Daix, et elles n'achetèrent pas les livres d'Alexandre Soljenitsyne.

Dans ce livre, Jean-Marie Goulemot nous fait part avec enthousiasme de sa découverte, à la fin de la décennie 1960, des universités américaines et canadiennes (Wesleyan en Ohio, Rutgers dans le New-Jersey, Johns Hopkins au Maryland, Queen's en Ontario). Leurs bibliothèques impressionnèrent fortement l'usager européen qu'il était: notamment pour l'accès libre aux rayons, la double facette de bibliothèque de conservation («*special collections*») et de diffusion, le respect des étudiants à l'égard des collections, les dons des diplômés à la bibliothèque de leur *alma mater*, l'intervention des usagers dans le choix des livres, la formation des utilisateurs, la collaboration entre facultés, départements et la bibliothèque. À tel point que les campus américains lui apparurent comme «*l'avant-goût du Paradis que j'espère à cause de la richesse des collections de bibliothèques et de leur accessibilité*».

Dans ce «*discours décousu comme toute promenade dans les rayonnages des bibliothèques*», il lui apparaît que, par les livres, les hommes communiquent avec les dieux, que le livre est un monde de la représentation, que celui-ci soit scientifique, historique ou philosophique, et que la bibliothèque, non plus comme lieu, mais par son contenu, a constitué un objet des Lumières. Il fait part de cette angoisse, née de l'accumulation et de la vanité de ces livres écrits sur les livres, qu'ont ressentie des écrivains: par exemple, le labyrinthe du *Nom de la rose* d'Umberto Eco ou chez Jorge Luis Borges, le cimetière de Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?*, l'espace vaginal de David Lodge dans *La Chute du British Museum*, le concert assourdissant de voix venues des livres eux-mêmes chez Anatole France dans *La Chemise*.

Selon Jean-Marie Goulemot, à l'heure du numérique, il faut conserver des bibliothèques qui soient humaines et où soit maintenu le lien charnel avec le livre, et il importe aussi que les bibliothèques demeurent des lieux de vie. En somme, il fait sien, et cela résume ce livre, le propos de Gaston Bachelard qui affirmait: «*Le Paradis n'est-il pas une immense bibliothèque?*»

Marcel Lajeunesse  
EBSI, Université de Montréal

Sauvé, Madeleine. *Qu'est-ce qu'un livre? De la page blanche à l'achevé d'imprimer.*  
Montréal, Fides, 2006, 331 p.

Le livre de Madeleine Sauvé enthousiasmera les spécialistes de l'imprimé, ceux qui sont un tant soit peu mêlés à la conception d'un livre, à sa mise en forme et à sa production. Rarement aura-t-on vu une présentation aussi complète, aussi vivante, aussi accessible et, en même temps, aussi «poétique» du livre, c'est-à-dire d'un objet au premier abord tout à fait prosaïque et tout à fait réel ou concret.

L'essai de Madeleine Sauvé couvre l'intégralité des parties qu'il est possible de trouver dans un volume, de la dédicace à l'achevé d'imprimer. Les 42 chapitres sont regroupés en quatre sections: «Les préliminaires», «La matière», «Les compléments» et «L'identité». Sous l'intitulé «Les préliminaires», on trouve un douzaine d'éléments: la dédicace, bien sûr, mais aussi l'exergue, l'épigraphe, le prologue... jusqu'à la présentation. La section appelée «La matière» réunit des chapitres portant sur les collections, le titre, les titres intérieurs et intertitres, les appels de note, les figures, les tableaux, etc. Viennent ensuite «Les compléments»: épilogue, postface, annexe et appendice, chronologie ou repères chronologiques, index, encart... Enfin, la dernière partie, laquelle se démarque quelque peu des pages précédentes en ce qu'elle broche sur l'ensemble d'un volume et que son sujet en est l'«identité», aborde les données de catalogage avant publication, la mention de dépôt légal, la couverture du livre et son état civil. Somme toute, Madeleine Sauvé n'a rien oublié.

Si le volume forme une entité entière en lui-même, on doit souligner que certaines frontières ne sont pas franchies. Un chapitre porte sur les abréviations mais, attention! il ne s'agit que des abréviations propres au contexte du livre. Il ne faudrait pas y chercher des règles de transcription des sigles et des acronymes qui inondent les médias. L'auteure ignore les éléments qui se situent en amont, la méthode et les étapes de la recherche s'il y a lieu et, également, celles qui viennent normalement après l'impression (distribution, mise en marché, publicité, etc.). De même, il ne faudrait pas chercher dans le livre une vision historique de l'imprimé. Des ouvrages récents s'offrent à qui veut aller au-delà du livre et de sa présentation physique: celui de Denis Vaugeois (*L'Amour du livre. L'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères*. Québec, Septentrion, 2005) ou celui de Michel Melot (*Livre*, Paris, Éditions L'œuf neuf, 2006; ce dernier était présenté aux lecteurs de *Documentation et bibliothèques*. dans sa livraison d'octobre-décembre 2006). Aussi, peut-on parler de l'unicité du volume de Madeleine Sauvé et en souligner les frontières bien délimitées.